

de la mousse pour les jardinières du salon, je connais des endroits merveilleux.

Si le parc de Pennelière était, en été, plein de fleurs et de chants d'oiseaux, il avait un charme non moins grand dans la mélancolie de cette journée d'hiver. Les arbres, il est vrai, montraient la tristesse de leurs branches dépouillées, mais le lierre, enserrait les troncs vigoureux d'une gaine de feuillage ; le gui, au faite des chênes et des pommiers, offrait à la gourmandise des merles et des grives l'appât de ses perles blanches ; des quinconces de thuyas, de tamaris, de fusains coupaient la monotonie des pelouses desséchées ; et les fûts sveltes des sapins s'élevaient le long des allées ou formaient des bois épais, dans lesquels le vent de mer jouait d'étranges mélodies. Puis, il y avait des buissons de houx piqués de baies éclatantes, des tapis de mousse plus doux qu'un tapis d'Orient. Avec cela, des pépiements de moineaux, la chanson lointaine de l'océan ; dans l'air, des senteurs résineuses jointes à l'âpre saveur du sel marin.

Suzan respira longtemps au milieu de la grande allée qu'elle suivait d'un pas rapide.

—Oh! qu'il fait bon!!

Elle marchait depuis une demi-heure, et, grisée de mouvement, toute au charme de cette promenade matinale, elle en oubliait le but avoué et le but inavoué, dans la joie de vivre qui remplissait son âme.

La piqure d'une épine de houx vint lui rappeler les jardinières vides. Elle se mit à rire, regarda avec extase le buisson criblé de baies de corail et dit à demi-voix :

—Ta cruauté te perd. Pourquoi m'as-tu fait mal? Je n'aurais pas pris garde à ta beauté. Maintenant, je me venge. Suzan, vois-tu, est très bonne ou très mauvaise. Pas de milieu!

Bientôt la cueillette fut terminée. Houx, mousse, branches de lierre remplirent une légère corbeille ; Suzan jeta les yeux autour d'elle.

—Je ne sais plus du tout où je suis. Réfléchissons: j'ai suivi l'allée

des chênes, le côté droit du verger, contourné l'étang, traversé toute la sapinière ; à la sortie, rencontre piquante du buisson de houx et zigzags nombreux. C'est là que je me suis égarée.

Légèrement inquiète, elle fit quelques pas et son regard s'éclaira d'une lueur joyeuse.

—Égarée? non, j'aperçois la petite porte du parc. Dans cinq minutes je serai chez les Zubert.

Cinq minutes plus tard, en effet, Suzan, avec des ruses d'Apache, contournait le jardin Zubert. pour entrer, par derrière, dans la cour de la ferme.

Cette ferme était une curieuse demeure, avec ses portes et ses fenêtres ogivales, ses gargouilles grimaçantes et les blasons à moitié rongés qui décoraient les murs. Très longue, elle n'avait qu'un rez-de-chaussée abrité par un immense toit formant auvent, tout moussu, sur lequel tournait, en grinçant, cinq ou six girouettes plus étranges les unes que les autres.

La toiture enlevée au nord était celle qui recouvrait les pièces renfermant les instruments aratoires ; l'autre corps de logis, intact, servait d'habitation. Suzan en connaissait tous les coins et recoins, tant elle prenait plaisir, durant les vacances, après avoir bu du lait crémeux dans une grande écuelle à fleurs, que la mère Zubert posait respectueusement devant elle sur la table de sapin de la salle commune, à fureter partout comme un oiseau curieux, ou à jouer à cache-cache avec les bambins.

Du tas de fagots qui lui servait d'abri, elle voyait le rideau jaune de la chambre des fermiers que le vent agitait doucement. Tout à côté, un lierre vigoureux grimpait à l'assaut d'une fenêtre, la masquait presque, à force de festons et de pousses capricieuses. Les enfants couchaient là...

A cette heure, la ferme semblait inhabitée, tant le silence était complet à l'intérieur. Suzan pensa :

“Le père et la mère Zubert travaillent sans doute dans les champs;

Pierre et Noël dorment ; M. Jacques lit tranquillement ou fait “ron ron” comme un chat paresseux. Le réveil sera piquant d'imprévu.”

Elle rit tout bas, puis tressaillit. Un coq venait de lancer son “coco-rico” sonore, auquel répondaient les battements d'ailes et les gloussements d'un bataillon de poules, et, soudain, un murmure s'éleva derrière le rideau de feuillage.

La jeune fille longea la muraille avec mille précautions, et, se blottissant contre le lierre, elle écouta. La fenêtre était simplement poussée, car chaque parole arrivait distinctement à ses oreilles.

—Oui, mon petit enfant, disait le docteur, dont Suzan reconnut à peine la voix, tant elle était douce et caressante, je te promets une histoire dès que tu auras bu cette tisane.

—Très belle alors? C'est si mauvais!

Suzan frémit. Cet accent bas, plaintif, pouvait-il être celui de Pierre ou de Noël, ces deux diables dont les cris perçants faisaient le désespoir de la mère Zubert?

—Très belle! répondit le docteur. Écoute: il y avait une fois une princesse. Elle avait des yeux aussi noirs que...

—Ceux de mam'zelle Suzan?

—Peut-être. Des lèvres rièuses...

—Comme mam'zelle Suzan.

—Des cheveux tout bouclés...

—Comme ceux de mam'zelle Suzan.

—Tu l'aimes donc bien, Mlle Suzan?

—Oui, tout plein, mais je vous aime plus qu'elle maintenant. Savez-vous? Père disait hier à maman que ça vous ferait une femme...

Brusquement, le docteur interrompit la phrase:

—On ne devrait même pas penser des bêtises pareilles. Allons, recouche-toi, tu t'agites beaucoup trop. La princesse...

Suzan, qui venait de passer par des impressions multiples, n'osait plus faire un mouvement de peur de trahir sa présence ; retenant son souffle, elle écoutait l'histoire de la “Princesse” qui, contée avec beau-